Fonds 1911 Lab.

2899
Cantons
Divines
Bourgogne
4

4

(an VII
12 juillet 1799)

Discours Prononcé

par le citoyen Laforest

maître de pension

le 26 messidor

à la fete du 14 juillet

imprimé par ordre d'après le vœu

des citoyens de Marcon

2 p 1/2 8e

Case
FRC
20331

L'auteur fait allusion aux événements
du règne de Louis XVI et à ses malheurs,
et donne dans ce discours
suivant:

Le discours est par par jacobin. Il vaut

cette base fragile s'écroule ; le calme apparent qui règne autour d'eux, cache une horrible tempête.

Pensée consolante! l'excès de la tyrannie enfante presque toujours la liberté ; et le despotisme, à force de courber l'homme vers la terre, l'oblige à se relever. O vous, qui vous immolâtes à la plus sainte des causes, martyrs et victimes de l'amour de la patrie, consolez-vous... Les principes sont impérissables : les hommes changent, passent et varient, mais les principes sont éternels et immuables comme la nature d'où ils découlent. On peut obscurcir le flambeau de la vérité, mais on ne l'éteint pas. De loin en loin, et à des époques plus ou moins rapprochées, on la voit briller dans la nuit des temps.

Si l'idée de nos droits imprescriptibles n'était point innée dans nos cœurs, les tyrans auraient-ils environné le peuple de tant d'erreurs absurdes et de préjugés révoltans, pour en dérober à ses yeux la plus légère image? Auraient-ils poussé le rafinement de leur système inquisitorial jusqu'à proscrire la généreuse émission de toute vérité forte, de toute idée libérale? Auraient-ils infusé dans les facultés

intellectuelles de l'homme le virus de tant d'opinions propres à rappetisser l'espèce humaine, à retrécir toutes les ames, et à faire rétrograder la raison? Si la nature n'avait pas placé dans le cœur de ses enfans, à côté du désir d'être heureux, la connaissance de leurs droits, comment seraient-ils parvenus jusqu'à nous? Auraient-ils survécus à la chûte des républiques anciennes? Qui nous en aurait transmis le dépôt précieux, après la longue et douloureuse servitude de l'Europe, sous les empereurs barbares qui asservirent la maîtresse du monde? Dans quelle source les écrivains courageux qui ont rappelé l'homme à sa dignité, auraient-ils puisé ces éternelles vérités dont ils ne furent, à proprement parler, que les éditeurs? Ces principes tiennent à l'essence de l'espèce humaine. Quatorze siècles de féodalité et de superstition se sont écoulés, on a déformé le peuple français, on l'a nourri d'erreurs et de fausses idées; il chéraissait, disait-on, ses chaînes, adorait ses maîtres barbares; cependant tout-à-coup une étincelle électrique se communique à tous les cœurs; tous sont embrasés, tous s'élancent vers la liberté. La révolution,

comme un torrent, renverse et brise tous les obstacles ; les événemens se pressent, le peuple a repris l'attitude qui lui convient, ses rois sont à ses pieds...

Ainsi, une chaîne de malheurs, non interrompue pendant quinze siècles, l'insolente tyrannie des castes privilégiées, le mépris, la misère, l'avilissement du peuple, ont produit en France cette révolution que la philosophie avait commencée, et que le crime et l'ambition voulaient faire avorter.

Ainsi les conspirations, les menaces de la cour, ses intentions sanguinaires, ses dispositions hostiles contre Paris, le berceau de la liberté, amenèrent le 14 juillet.

Ainsi la perfidie, la fuite honteuse, la déloyauté, les parjures, les assassinats d'un roi constitutionnel, firent éclore le 10 août et le 22 septembre.

Ainsi les crimes et les fureurs sanglantes de la réaction nécessitèrent le 13 vendémiaire qui fut perdu pour le peuple.

L'audace contre-révolutionnaire, le royalisme déhonté, les manœuvres liberticides des législateurs de l'an 3, donnèrent à la France le 18 fructidor, qui

revêtit le Directoire de cette puissance monstrueuse et dictatoriale qui a pesé sur nous d'une manière si douloureuse.

Trois ans de persécutions, malgré quelques courts instans d'intermittence, toutes les passions déchaînées contre les amis de la liberté, le débordement de la corruption et de tous les crimes, les principes violés et méconnus, l'immoralité en honneur, les institutions républicaines tombées en désuétude, le procès scandaleux de Vendôme, l'horrible massacre de Grenelle, le fruit de quatre ans de victoires et de triomphes perdu, les voleurs publics couverts du manteau de l'inviolabilité, la trahison honorée, l'Italie couverte de sang et de victimes, douze mille cisalpins, expiant, dans les horreurs d'une mort lente et honteuse, leur généreux élan vers la liberté, leurs malheureuses familles offertes sur l'échafaud du crime, en holocauste aux fureurs de la maison d'Autriche, la Suisse dévorée par une nuée de dilapidateurs, la Hollande livrée à l'influence désastreuse des orangistes, la France enfin déchirée, trahie et conduite sur le bord de l'abîme, voilà les causes qui ont amené la chûte, hélas ! trop lente de cet odieux triumvirat

dont l'affreuse existence accusait le peuple français et la justice éternelle. Ainsi passeront encore ces hommes dont la profonde dissimulation couvre d'un voile épais leur arrière-pensée. D'autres crimes, d'autres malheurs peut-être amèneront d'autres crises, et pour cette fois la tourmente politique purifiera le corps social. Le républicain qui s'effraye de quelques nuages, ne connaît pas les grandes ressources de la nécessité. Mais mon sujet me rappelle ; déjà j'entends gronder le canon du 14 juillet.

Tout Paris court aux armes, les travaux sont suspendus, la ville devient un camp, le mot de ralliement est : *à la Bastille ;* il vole de bouche en bouche. Delaunay, ministre des vengeances royales, était chargé de la garde de ces affreux donjons. Instruit des mouvemens populaires, il se met en défense, et frémit au seul nom de liberté. Déjà des députations viennent demander l'assurance qu'il ne tirera pas sur Paris, il les voit sans armes, il feint, il dissimule, il les assure de ses bonnes intentions, et fait baisser le premier pont-levis pour les recevoir : mais, ô perfidie ! ô trahison ! ô dieux vengeurs de la bonne-foi

trompée !.... à peine sont-ils entrés dans la première cour, que le pont se relève ; un feu roulant de mousqueterie et d'artillerie fait mordre la poussière à ces infortunés qui ne peuvent ni se sauver ni se défendre. Vous frémissez, citoyens ; une vertueuse indignation remplit vos cœurs agités.... mais l'heure terrible de la vengeance sonne.... Appaisez-vous, ombres plaintives, votre mort ne sera pas impunie !... Les patriotes, qui environnent la Bastille, furieux de voir violer les droits les plus sacrés de l'humanité, s'agitent, menacent et répondent aux cris lugubres des mourans par les mots terribles de vengeance ! vengeance ! En un instant le récit de cette horrible barbarie se répand dans Paris ; l'indignation publique, grossie de tant de crimes, va bientôt éclater ; toutes les têtes s'allument, les esprits fermentent, et soudain l'audace s'élève au niveau de la terreur qu'inspirait, il y a peu de jours, cet horrible monument d'oppression et de servitude. La foule des assiégeans augmente de moment en moment : tous mus par une impulsion commune, ils s'élancent des différens quartiers de Paris, et se précipitent à flots tumultueux par

cent rues diverses. Le faubourg Saint-Antoine y est tout entier. Déjà par l'intrépidité de Tournay et d'Aubin-Bonnemeré, le petit pont-levis est brisé; on attaque le second avec autant d'acharnement que de fureur; les tubes foudroyans vomissent mille morts. Déjà le corps-de garde avancé, le gouvernement et les cuisines sont la proie des flammes : les tourbillons d'une épaisse fumée dérobent les assiégeans et favorisent leur attaque. Tout-à-coup les gardes-françaises, qui étaient restés fidèles à la liberté, arrivent avec cinq pièces de canon; l'attaque recommence avec une nouvelle ardeur; les assiégés, pressés de toutes parts, capitulent enfin; le peuple triomphe; les portes de la Bastille mugissent sur leurs gonds et cèdent à sa puissance. O humanité! tu reçus les prémices de cette immortelle victoire! les prisonniers sont rendus à la liberté, on les porte en triomphe; à peine osent-ils en croire leurs yeux; ils craignent d'être abusés par l'illusion d'un songe. Venez, victimes infortunées de la haine et des passions des rois, non, vous n'embrassez point une erreur, c'est la liberté qui brise vos fers, ce sont vos amis et vos frères qui

vous serrent dans leurs bras ; un nouvel ordre de choses commence, le règne du peuple s'annonce par la vertu ; et de la même main dont il frappe les tyrans, il essuye les larmes du malheur et de l'infortune.

Effet terrible de la vengeance nationale ! la Bastille n'est plus !.... Ce n'était pas assez pour le peuple de l'enlever au despotisme, il devait à sa puissance et à sa sureté de la détruire de fond en comble. Mais que vois-je? quelle inscription vient frapper mes regards ?..... Quelle source féconde de réflexions !.... ICI L'ON DANSE ! oui, tyrans, là où gémissaient les malheureuses victimes de ton despotisme, les enfans de la liberté préludent à l'entière destruction de ton odieuse puissance ; là où tu faisais expirer les hommes dans les douleurs lentes et graduées de la mort, les infortunés, échappés à ta rage, te jurent une haine éternelle ; là où l'on n'entendit jamais que le bruit lugubre et déchirant des verroux et des chaînes ; où l'on n'entendit que des gémissemens plaintifs et des cris douloureux, un peuple immense fait retentir les airs de ses joyeuses

chansons ; il célèbre sa victoire, et les instrumens mêlent leurs sons guerriers aux éclats bruyans de la joie publique.

O 14 juillet ! jour d'une immortelle gloire, la plus brillante et la plus majestueuse des époques de la révolution, tu donnas au peuple français le sentiment de sa force, et tu appris au tyran sa faiblesse, en lui montrant des héros où il ne voyait qu'une populace vile, sans énergie et sans courage ! Arné, Humbert, Elie, noms chers à la liberté, et vous tous vainqueurs de la Bastille, hommes du 14 juillet, vous vivrez dans l'histoire, vous vivrez dans nos cœurs, et le peuple reconnaissant ne rappellera jamais le souvenir glorieux de ce grand jour, sans payer à votre immortelle mémoire un tribut d'admiration.

Que sont devenus ce sublime dévouement, ce zèle généreux, ce noble enthousiasme qui ont enfanté tant de prodiges, effacé en un instant la gloire des anciennes républiques, ébloui l'Europe, étonné l'univers dans les beaux jours de la révolution ? Il ne reste donc plus que de glorieux souvenirs et les traces brillantes du passé ?.... Pourquoi l'amour

de la patrie semble-t-il éteint? Pourquoi les cœurs sont-ils réfroidis? Pourquoi l'égoïsme et l'insouciance, qui tuent les vertus, ont-ils pris la place du patriotisme?... L'esprit le moins exercé à saisir l'enchaînement des causes aux effets, découvre celles qui ont produit ces changemens malheureux dans la situation, la fortune du peuple français et la physionomie de la révolution.

On lui a imprimé une marche rétrograde, on a détruit ces grandes forces motrices qui ont soulevé la masse des résistances et brisé les efforts combinés du royalisme et du sacerdoce. Dirigée par d'autres moyens, conduite par d'autres hommes, la révolution a plus d'une fois poussé le vaisseau de l'état sur des écueils. Des ambitieux couverts de crimes, de vils intrigans, d'adroits royalistes s'en sont emparés; et au lieu de la faire pour le peuple, on l'a dirigée contre le peuple : voilà la source empoisonnée de tous nos maux, et l'époque funeste des malheurs de la patrie.

Le mot révolution annonçait un changement dans l'ordre politique, et promettait au peuple une nouvelle existence

et l'amélioration de ses destinées. Son cœur, si long-temps flétri par le malheur, s'épanouissait enfin à la consolante image de la félicité. Souvenir affligeant! des hommes pervers, qui dans les sombres et sanguinaires convulsions de la vengeance, conçurent l'horrible projet de la réaction, ne lui ont laissé que l'illusion trompeuse de l'espérance. Ils ont détruit les élémens de son bonheur que nous avions péniblement rassemblés pendant cinq ans; ils ont déchaîné tous les fléaux destructeurs dans la société. Peuple, connais les coupables auteurs de tes maux, les artisans de tes malheurs et de tes souffrances. Les ennemis de la liberté ont voulu lasser les français, en les traînant de vicissitude en vicissitude. C'est en vain que nous nous efforcions d'attirer tous les esprits dans l'orbite de la révolution, ils lui ont imprimé de faux mouvemens, ils l'ont dénaturée. Sous le régime royal, le peuple opprimé était couvert de mépris; il devait, par le retour aux principes de la vraie législation, et par un effet naturel des réformes, jouir des fruits délicieux de la liberté, trouver dans la société régénérée à qui il donne la vie et le mouvement, la

considération que mérite l'homme utile et laborieux. La monarchie l'avait dépouillé de ses droits, la révolution devait lui en assurer le libre exercice et la paisible jouissance, par la force de la garantie sociale. Les rois avaient cru nécessaire à leur repos et à leur tranquillité de rendre le peuple pauvre et malheureux, la révolution devait le rappeler au bonheur et éloigner la misère de ses ateliers. En un mot, il n'était compté pour rien sous l'ancien ordre de choses, sous le nouveau tout devait se faire pour lui et en son nom; il devait occuper toutes les pensées du législateur, et fixer la sollicitude de la puissance exécutive : toute révolution qui n'atteint pas ce but est manquée. Vérité affligeante ! depuis quatre ans qu'on a donné à la révolution française une fausse direction, le peuple dépouillé insensiblement de ses prérogatives, a gémi sous une odieuse tyrannie; son mal-aise est allé croissant, et pour effacer le souvenir sanglant du passé, il est réduit à invoquer l'avenir.

La faction des réacteurs, depuis le 10 thermidor, a assiégé et desséché le corps politique, et l'a fait tomber dans le

marasme. Pour punir le peuple de son amour pour la liberté, elle l'environna de toutes les horreurs de la famine ; elle détruisit son énergie par le besoin et la misère ; elle l'aigrit par les souffrances, et le trompa par d'odieux mensonges. De vils folliculaires déversèrent sur la république les maux qu'il endurait, pour briser les faibles nœuds qui l'y attachaient encore : on l'effraya par les assassinats ; on traîna les défenseurs austères des principes dans les cachots ; la calomnie les couvrit d'un masque hideux, afin que le peuple, trompé par d'horribles apparences, ne connût plus ses vrais amis, et qu'il les vît, sans regret, tomber sous un fer homicide. Réacteurs féroces, les voilà donc, les affreux résultats de votre système ! Vous parliez de justice, et vos bouches, dégoûtantes du sang des républicains, soufflaient partout les vengeances, les fureurs et la mort ; les lois se sont tues devant vos horribles sicaires ; la liberté, couverte d'un crêpe ensanglanté, fuyait une terre malheureuse livrée à la tyrannie du crime ; votre épouvantable humanité ne se nourrissait que des larmes de vos victimes ; vous vouliez régénérer la France,

et vous la rameniez par la dissolution générale à la royauté ; vous promettiez le bonheur au peuple, et vous l'avez placé dans un cercle de malheurs et de souffrances, pour le forcer à se jeter dans les bras d'un maître : au milieu de l'abondance, vous avez froidement organisé une famine factice ; quand il vous demandait du pain, vous lui répondiez par des cris de mort et des tubes foudroyans. Si nous voulions souffrir l'humiliation d'un parallèle, nous dirions : peuple, souviens-toi de nos efforts constans pour faire tourner la révolution à ton profit ; compare ta dignité, ta grandeur, ton existence même, dans les beaux jours de la révolution, avec ta situation présente, tes maux et ton abaissement sous le règne sanglant des thermidoriens, et prononce entre tes bourreaux et tes amis. Le temps des ménagemens n'est plus ; la vérité, si long-temps comprimée dans les cœurs, doit sortir libre et indépendante de toute considération et de ces petites coteries qui cherchent toujours à s'emparer de la force de l'opinion publique.

Sous le régime constitutionnel, la situation du peuple ne s'est pas améliorée.

Quel changement raisonnable pouvait-on espérer ? Les continuateurs de cet affreux système furent revêtus de la magistrature directoriale. Aux maux passés on joignit les incertitudes, les oscillations et les crimes des bascules et des contre-poids. Tour à tour, et selon le besoin, on vit en faveur les royalistes et les hommes libres. On créa de nouvelles dénominations, on conserva les anciennes. La république semblait n'exister que dans cinq hommes et pour cinq hommes. Quelle immoralité ! quel affreux renversement de principes !... Quoi ! le peuple n'avait tant fait de sacrifices, que pour voir la France attachée au char de l'infâme Merlin, le trésor public dévoré par un fripon trop fameux par ses brigandages, et la république déchirée par la cruelle hypocrisie de Laréveillère ?... Que devint le peuple au milieu de ce scandaleux désordre, froissé par le choc de tant de passions, opprimé par tant de volontés arbitraires ? il gémit et se tut. On le licencia, s'il est permis de parler ainsi. Laissez-nous gouverner, lui disait-on, retournez à vos travaux, ne vous occupez plus de la révolution ; il suffit de notre zèle et de nos lumières, de

notre amour du bien public et de notre inflexible volonté de le faire, pour consommer votre bonheur; et pendant ce funeste sommeil, on lui a forgé des fers, on s'est emparé de ses droits, on a mutilé et violé sa souveraineté; il avait vaincu les rois, frappé Louis XVI du glaive national; on a voulu le livrer à la fureur des Rois, en désorganisant ses armées; il était le premier peuple du monde, on a voulu l'abaisser par des revers, et rendre la fortune complice des plus infâmes trahisons. Que de soins et de mesures sages et salutaires il faudra pour réparer tant de maux! ô peuple!... ô justice!... les coupables auteurs de tant de crimes insultent encore, par leur impunité, aux malheurs de la patrie. Jusqu'à quand durera ce système liberticide de complaisance?

Si l'on veut que les journées des 28, 29 et 30 prairial ne soient pas éphèmères, comme celles qui les ont précédées, il faut que non-seulement elles amènent une révolution dans les esprits, mais encore dans la situation et l'existence du peuple. Qu'importe un changement d'opinion qui n'a rien de solide, et qui ne lui procurerait qu'une félicité idéale.

Le peuple, nous le savons, boira dans la coupe de la liberté avec délice et transport, mais il est à craindre que cette ivresse ne soit que passagère, si l'amélioration de son sort, qui jusqu'ici n'a été qu'un beau rêve, ne se réalise pas. Il est temps de marquer le but de la révolution et de la ramener sur la ligne des principes. Depuis quatre ans elle marche de faiblesse en faiblesse, et d'abus en abus. Il faut, pour ainsi dire, recréer la grande nation qu'on a déformée, ranimer le courage national, et détruire les préjugés qu'on a réveillés. Que les affections libérales, filles de la liberté; que les sentimens généreux que les triumvirs ont étouffés, échauffent et animent tous les cœurs. Il faut une action forte, une grande impulsion donnée par des mains pures, une impulsion qui mette en activité les vertus des hommes libres, et compriment les passions ennemies du bien public.

Les demi-moyens réparateurs et les simples adoucissemens ne guérissent point le mal. Malgré les symptômes de convalescence que l'on apperçoit dans la situation du corps social, malgré les dispositions qui font concevoir les plus douces espérances

sur le prochain retour d'une santé robuste, que de précautions il faut encore pour consommer cette cure politique! on a cicatrisé quelques plaies, mais les remèdes employés jusqu'à ce jour, ne sont point appropriés à la gravité et aux divers caractères de la maladie; il faut détruire la malignité du virus qui nous corrode, si l'on veut préserver le corps social de nouvelles attaques.

Citoyens, concevez les plus douces espérances, la république sortira radieuse et triomphante de de cette crise terrible; il est au corps législatif des hommes qui sauveront la patrie, des hommes qui ne connurent ni d'Orléans, ni la majesté errante de Mittau; des hommes que tout l'or de la terre ne pourrait acheter; des hommes qui mourront, s'il le faut, mais qui ne trahiront jamais le peuple; des hommes enfin qui peuvent regarder derrière eux sans rougir: qu'ils soient, au milieu de cette tourmente politique, le fanal de tous les patriotes, c'est autour d'eux qu'il faut se rallier; soutenons leur ouvrage par l'énergie et la persévérance, et ils rendront à la révolution sa vraie physionomie. Je l'embrasse, ce consolant espoir. Hommes faibles qui désespérez

de notre salut, connaissez mieux le peuple, sachez qu'il accorde tout aux mots chéris de liberté et d'égalité ; qu'en leurs noms il est capable de tous les sacrifices !..

Insensés, dont le cœur féroce appelle l'ennemi, qui souriez à ses triomphes, qui, pour rétablir le trône, verriez froidement couler des torrens de sang français, tremblez.... si la république pouvait être envahie, le désespoir des patriotes creuserait votre tombeau ; ils savent mourir ; mais malheur à ceux dont les mains parricides s'armeraient contre l'état, dans ces calamités publiques ! où m'égare mon zèle ? Les républicains comptent-ils leurs ennemis ? Sont-ils accessibles à de vaines alarmes ? N'est-ce pas dans les circonstances difficiles qu'ils déploient ce caractère énergique et bouillant à qui nous devons tant de victoires ? Ne nous souvient-il plus des campagnes de 92 ? Rappelez-vous cette époque brillante : les prussiens inondaient la Champagne et menaçaient Paris ; la révolte éclatait dans les départemens de l'Ouest ; Lyon était en insurrection contre l'autorité nationale ; Toulon avoit ouvert ses portes aux anglais ; eh bien ! jamais vous ne fûtes plus grands : quelles étaient

cependant alors vos ressources? Vos bataillons, nouvellement formés, n'avaient point encore l'expérience de la victoire. Le courage, l'impétuosité nationale, voilà les armes terribles avec lesquelles vous avez vaincu les tyrans. Il existait aussi des traîtres, témoins les Dillon, les Lafayette et les Dumouriez, mais vous aviez un esprit public dont on n'a pas assez observé les effets et la force; qu'on le ravive, on le peut, car les hommes s'usent, et non les choses; qu'on le remonte à ce haut degré d'énergie, et demain, oui, demain, vos ennemis ne sont plus; la France triomphe, et son sol volcanisé dévorera ces légions de barbares que le nord a vomies, si jamais elles osaient souiller la terre de la liberté. Le peuple est là.... à la voix de la patrie, il se lèvera, et tous ses ennemis auront vecu....

Peut-être nous accusera-t-on d'exaspération. Sachez que les républicains ne sont ni insensibles, ni féroces, mais que leur sensibilité appartient toute entière à la patrie. Voudriez-vous que leurs cœurs fussent froids et indifférens à la vue de ses blessures sanglantes, à la vue de son sein déchiré par les mains homicides de ses plus cruelles ennemis! Ils

marchent sur les cadavres mutilés de leurs frères, ils voient la liberté assaillie de toutes parts, et ce serait un crime pour eux d'appeler le peuple à sa défente, de lui signaler les traîtres et les auteurs de ses maux ! On accuse les républicains de passion, mais la vertu exclut-elle la passion ? Quel est l'homme qui ne s'enflammerait pas en soutenant des intérêts aussi chers que ceux de la patrie ? Caton, malgré son stoïcisme, défendait-il sans passion et avec le flegme de l'indifférence la liberté romaine contre la tyrannie de César ? Cette passion est naturelle et légitime. Il y a toujours une vertueuse indignation qui éclate dans la lutte de la liberté avec le despotisme. L'exaltation des patriotes est sacrée; elle est la force de la vertu qui se roidit contre le crime et qui est aux prises avec les méchans; elle est une résolution ferme et inébranlable de faire tourner la révolution au profit de la classe si long-temps malheureuse et opprimée; elle est un effort constant et héroïque de l'homme de bien contre les abus.

Désirer que le peuple jouisse d'un sort heureux, que sa condition s'améliore, qu'il rentre dans l'exercice paisible de sa souveraineté, tel est le vœu des répu-

blicains. O vous, apôtres et amis incorruptibles de la révolution, qui, par le plus étonnant prodige, avez échappé aux fureurs du royalisme, qui avez été si grands par votre sainte énergie et la salutaire compression de tous les crimes qui infestent aujourd'hui votre patrie, vous avez long-temps traîné une vie languissante et précaire au milieu des brigands qui régnaient ; leur chûte et les événemens qui la suivront, doivent stabiliser votre existence ; retrempez vos ames, serrez vous ; que l'ennemi tremble à votre aspect ; vous êtes le bataillon sacré, la patrie vous réserve pour les grandes circonstances.

Que des rives de l'Escaut au sommet des Alpes, et des Alpes aux deux mers, retentisse le cri terrible aux armes!.... aux armes!.... Marchez, jeunes guerriers, sous les auspices des chefs qui vous ont déjà conduits dans le chemin de l'honneur ; et si vous voulez être vainqueurs, si vous voulez être plus que des hommes, souvenez-vous seulement que vous êtes Français...

LAFOREST.

A Mâcon, de l'imprimerie de J. Galand.